CHAPITRE 7

La violence

La violence est la grande plaie de l'humanité. Elle laisse dans son sillage de nombreuses victimes de maltraitances physiques ou psychologiques, perpétrées par des individus ou des institutions. Elle peut prendre la forme d'un harcèlement pervers ou encore frapper avec l'efficacité d'une attaque terroriste éclair.

Depuis que Jésus a prévenu « que tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée » (Mt 26.52), la non-violence n'est-elle pas la réponse idéale à une agression ? L'amour est-il l'antidote ultime de la violence ?

S'il n'y a pas d'autre remède à la violence humaine, Dieu s'oppose-t-il à la violence par la non-violence ? Le problème est que les souffrances de Jésus, son procès inique et sa mise à mort sanglante semblent être des situations où la violence échappe à tout contrôle. Si c'est le cas, pourquoi Dieu a-t-il choisi ce moyen pour sauver l'homme du péché et du mal ? Si, contrairement aux apparences, ce n'est pas le cas, une nouvelle interprétation non-violente de la croix doit être trouvée. La nature sacrificielle et sanglante de la croix rend inévitable ce genre de questions.

Une des critiques les plus rebattues contre le christianisme est que son Dieu ne s'est jamais réellement libéré de l'influence dure et implacable de l'Ancien Testament. Dieu semble même torturer son propre Fils à Gethsémané et à la croix de Golgotha, ce qui est la forme de violence la plus horrible qui soit. En suivant cette pente, le christianisme occidental est devenu, au travers de l'enseignement d'Augustin sur les conversions forcées et sur la guerre juste, une religion oppressive. Allié au pouvoir politique, il a utilisé l'instrument de l'Inquisition pour servir ses sombres

desseins[1]. La vengeance n'était-elle pas le motif invoqué autrefois, en Pologne, pour justifier le massacre des Juifs le jour du vendredi saint ?

La critique faite à l'encontre du « Dieu chrétien barbare » est souvent élargie jusqu'à faire de la religion même la source principale de la violence[2]. Des vérités exclusives justifient le recours à la violence, en particulier contre ceux qui ont des opinions différentes[3]. Mais les groupes religieux n'ont pas le monopole de la violence ; celle-ci relève sa tête hideuse chaque fois qu'un homme considère son voisin comme un rival et qu'il cherche à l'exploiter par la contrainte ou par la ruse.

Dieu est-il violent ?

Une première réponse superficielle serait « non », à cause des attributs divins. Dieu est la source de la lumière et de la vie. En lui, il n'y a pas de ténèbres (1 Jn 1.5). Sa bonté et son amour manifestent que le mal est en contradiction avec sa personne et ses desseins. Cependant, cela n'épuise pas la question, en particulier concernant l'origine de la violence et sa première victime.

Un aspect frappant de la vision moderne du monde, due à l'influence de la théorie de l'évolution, est la critique dont font l'objet les références aux origines créationnelles. « L'homme est un homme déchu […] il n'y a pas d'autre homme qu'un homme déchu. Au commencement, il y a la chute[4]. » Dans le schéma moderne, il n'y a pas de justice originelle, pas d'alliance dans la création ou avec l'homme et pas de passage historique du bien au mal. La violence *est* la chute et le péché originel. Le péché ne devrait plus être vu dans une perspective individuelle comme une

---

1. Augustin traite de la légitimité d'utiliser la force physique pour persuader les récalcitrants de se convertir en faisant une interprétation erronée de Luc 14.23. Cf. *Lettres* 185, § 21 et 24 (lettre adressée au comte Boniface, sur le châtiment des donatistes).

2. Voir à ce sujet M. Arnold et J.-M. Prieur (sous dir.), *Dieu est-il violent ?*, Strasbourg, Presses Universitaires, 2005.

3. L'anthropologue français René Girard considère l'exclusion comme le test décisif de la violence religieuse. *Je vois Satan tomber comme l'éclair* (Paris, Grasset, 1999) présente une bonne introduction à sa pensée.

4. R. Girard, *Celui par qui le scandale arrive*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003, p. 141. Pour Girard, le premier meurtre d'Abel par Caïn est le commencement de l'histoire humaine et d'une culture de la violence.

désobéissance personnelle à Dieu. Cela n'a plus de sens pour l'homme moderne. Le péché est une violence contre les autres, suscitée par un désir de domination.

En Genèse 1 à 3, cependant, l'homme ne prend pas conscience de la violence en gravissant les échelons de l'échelle de l'évolution. Dieu lui-même révèle le mystère des origines, la bonté et l'innocence originelles, la première alliance, l'apparition du péché et du mal avec la transgression et le premier sacrifice. Cette vision du monde est aux antipodes de la vision naturaliste et évolutionniste.

L'interdiction frappant l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gn 2.17) n'est pas restrictive dans son intention; elle propose plutôt une destinée positive à la créature. L'homme n'est *ni le double, ni l'égal* de Dieu, mais son image. Le commandement divin révèle la nature de Dieu en tant que Seigneur et écarte la possibilité d'une rivalité. Le cycle de la vie humaine est orienté vers ce qui est bon.

L'interdiction atteste, négativement, le caractère complet de l'homme – mâle et femelle – en tant qu'image de Dieu, homme et femme. L'ordre dans la création comporte des relations équilibrées avec le Créateur, avec le voisin et avec l'écosphère. Dans une telle situation, le premier et le grand commandement, la loi primordiale est d'aimer le Seigneur, les autres êtres humains et la création. L'obéissance que l'amour concrétise exclut le sacrifice; celui-ci n'apparaît qu'après la chute, à cause du péché et du besoin de restauration[5].

Comment comprendre la désobéissance de l'homme? En Genèse 3, la réponse ironique de Dieu, « l'homme est maintenant devenu comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal » (v. 22) est la contrepartie de l'appât offert par Satan, « vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal » (v. 5). L'état de l'homme déchu correspond à la situation prophétiquement décrite par la mise en garde divine, « le jour où tu en mangeras, tu mourras » (2.17). Interdiction, tentation, désir, trans-

5. Cela explique pourquoi les sacrifices et l'obéissance sont toujours opposés dans l'Écriture (1 S 15.22; Ec 4.17; Os 6.6; Am 5.21ss; Mt 9.15; 12.7). Proverbes 21.27 dit que « le sacrifice des méchants est une horreur ». Cf. Hébreux 10.5, 8 et Psaumes 40.7-9.

gression, appropriation, contestation et malédiction constituent les étapes de la rébellion humaine. Le péché originel, en tant que transgression de la loi et rejet du bien, est un acte de violence sacrée *dirigé contre Dieu*. La présomption et l'orgueil sont la racine du péché et de la violence. L'homme aspire à la puissance et à tout contrôler.

Dieu n'est, en aucune façon, violent. L'homme a introduit la violence et l'agression dans la bonne création de Dieu en en renversant l'ordre. Les relations avec le Créateur, les autres humains et le reste de la création se sont détraquées.

L'identité de la victime

Mais *qui*, exactement, est la victime de la violence sacrée ? Dieu n'est pas l'instigateur de la violence, même si la malédiction après la rébellion de l'homme introduisit des sanctions et la mort dans la création décrétée bonne par Dieu (Gn 3.15-16). Les apparences sont trompeuses.

Dieu est l'objet de la violence humaine en Éden, parce que le désir de l'homme d'être son égal fait de Dieu un rival et un obstacle. La transgression de la loi bafoue les droits de Dieu et inverse étrangement les rôles, avec pour résultat que l'homme agit comme s'il était un dieu. Dieu n'est pas reconnu comme propriétaire légitime et il est dépossédé de ses droits par un squatter.

Contre toute attente, Dieu est la première victime de la violence humaine même si, dans notre compréhension habituelle, victime est synonyme de faible et de démuni. Les victimes sont souvent considérées comme telles parce qu'elles sont sans défense. Dieu est victime de l'homme dans un sens éthique parce que celui-ci tourne les tables de la loi contre lui en introduisant le mal dans la création. Il n'est pas impuissant, ainsi que le montre la suite de l'histoire, mais il ne peut arrêter le feu que l'homme a allumé sans arrêter l'histoire. Ironie du sort, Dieu, la partie lésée, devient l'accusé, le « bouc émissaire », la cible du rejet et des attaques de l'homme : « Dieu a fait l'homme à son image et l'homme le lui a bien rendu », comme le disait Voltaire, et les cyniques à sa suite.

L'aliénation de Dieu conduit l'homme à essayer d'esquiver les conséquences de sa culpabilité, comme le premier couple l'a

fait en se cachant dans le jardin (Gn 3.8). Par la suite, Adam et Ève ont essayé d'y échapper par un transfert de responsabilité. Quand des comptes sont demandés, Adam transfère sa culpabilité sur Ève et Ève sur le serpent (v. 12-13). Le Créateur est considéré comme coupable. Après tout, qui a créé l'homme, la femme et les serpents? Tel est le mécanisme typique qui se déclenche lorsque les gens agissent mal et essaient de se trouver des excuses. Une stratégie de fuite est déployée dans laquelle la faute est transférée sur d'autres qui doivent en assumer la charge.

Le commencement de la grâce

La réponse que Dieu apporte au rejet de sa culpabilité par l'homme est également surprenante. Le lien entre l'acte pécheur et la mort est établi parce que Dieu valide la menace de mort contenue dans son interdiction (Gn 2.17). Les feuilles du monde végétal étant insuffisantes pour cacher ce que l'homme a fait, une victime sanglante de la bonne création de Dieu est « sacrifiée » pour couvrir la nudité humaine (Gn 3.7, 21). Dieu règle la question de la culpabilité humaine et permet à l'homme de continuer à vivre grâce à un acte adapté à son état et à ses besoins d'homme déchu[6].

Ce n'est pas, d'abord, l'homme qui a besoin d'être réconcilié avec Dieu; c'est Dieu, la partie offensée, qui se réconcilie avec l'homme et pourvoit à ses besoins. Par un acte inattendu de grâce, Dieu n'est pas un vengeur violent, mais le Sauveur qui fait la paix. Le péché est réglé d'une manière précise par une mort sacrificielle et, grâce à elle, la vie continue.

D'une manière similaire, le système sacrificiel de l'Ancien Testament, que Dieu a institué plus tard, dissimule son identité de vraie victime de la violence. En même temps, il révèle la réponse divine au péché.

---

6. Genèse 3.21 ne parle pas de sacrifice expiatoire. Le mot utilisé ici pour « revêtir » n'est pas le terme technique utilisé dans la loi pour « couvrir » les péchés. Il n'est pas nécessaire non plus que ce soit Dieu qui tue les animaux et il n'est fait aucune mention de l'institution sacrificielle. Certains interprètes, suivant Augustin, y voient une référence au lien qui existe entre le péché et la mort. La mort de l'animal devait avoir une signification pour Adam et sa descendance, ainsi que le montre l'acceptation du sacrifice d'Abel par Dieu et le refus de celui de Caïn en Genèse 4.

> Dans d'autres conceptions, le sacrifice peut représenter le moyen utilisé par l'homme pour atteindre Dieu; dans la conception expiatoire, il représente l'abaissement de Dieu jusqu'à l'homme. La différence fondamentale est que le second cas repose sur la conscience du péché et fait référence au rétablissement d'un être humain pécheur dans la faveur d'un Dieu qui condamne le péché; les autres conceptions rompent tout lien avec le péché et font seulement référence à l'expression du juste respect que toute créature devrait éprouver envers le Créateur et le Seigneur[7].

Ainsi la riposte de Dieu à la violence humaine n'est pas du même type, mais consiste en pardon et en grâce par le truchement d'un substitut qui le représente comme partie lésée. Le code mosaïque de l'alliance établit la loi et le sacrifice comme un moyen d'approcher Dieu. La violence est maîtrisée et la purification du péché au moyen d'une substitution restaure de justes relations avec Dieu[8].

La rivalité entre les multiples religions humaines n'est pas la *cause* des antagonismes et des conflits. Elle est la *conséquence* d'une violence sacrée et rebelle contre le seul vrai Dieu. De faux sacrifices et des victimes innocentes manifestent le rejet par l'homme des bénédictions créationnelles divines de vie et de paix ainsi que sa recherche sans issue pour créer un chemin de retour vers Dieu. L'homme ne peut pas se débarrasser de son fardeau par lui-même. Il essaie, ou de payer lui-même pour ses péchés par des activités masochistes, un procédé vain, ou de faire payer les autres au travers d'activités sadiques. Les deux attitudes constituent des pathologies spirituelles. L'homme ressent le besoin de réparer le mal commis en payant lui-même ou en faisant payer les autres, ce qui est à l'opposé de la grâce que Dieu a instituée après la chute. Les religions qui surgissent du cœur humain sont mortifères et, par essence, idolâtres. La religion de l'auto-justice humaine, obtenue par les œuvres, n'est rien d'autre qu'une méconnaissance du vrai Dieu et de son salut.

---

7. Warfield, « Christ our Sacrifice », dans *Works*, II, p. 407-408.

8. Mary Douglas affirme que « les rites de pureté et d'impureté donnent une certaine unité à notre expérience. Loin d'être des aberrations qui détournent les fidèles du but central de la religion, ce sont des actes essentiels à la réconciliation », *De la souillure*, p. 24.

Par contraste, la loi divine primordiale de l'amour et de la justice est résumée dans les paroles de Jésus : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur […] Aime ton prochain comme toi-même[9]. » Le projet du Créateur concernant la vie et les relations humaines dans une création bonne n'était rien d'autre qu'un projet d'amour, construit en accord avec les lois de la nature divine, que l'homme a fait capoter quand il a mis son propre pseudo-pouvoir à la place du pouvoir de Dieu. En tant que créature déchue créée à l'image d'un Dieu juste, souffrant d'une tension en son être intérieur, l'homme a maintenant besoin de justice avant d'avoir besoin d'amour.

Le remède de Dieu à la violence humaine n'est pas *homéopathique* – soigner la violence par une autre violence – mais *allopathique* – soigner la violence en restaurant la normalité. Pas de vengeance, mais la justice et le pardon. Mais comment cela peut-il se faire ?

La croix est-elle violente ?

Il est impossible de ne pas répondre par l'affirmative à cette question. Le Christ a été tué de manière terrible, dans une atmosphère surréaliste, caractérisée par une rare intensité dans les mauvais traitements – physiques, verbaux et psychologiques. Mais cette réponse n'est pas suffisante.

Pouvons-nous affirmer que la mission de Jésus était de démasquer le pouvoir de la violence humaine ? Son attitude passive manifeste-t-elle l'innocence des victimes de mauvais traitements ? Jésus neutralise-t-il la méchanceté en opposant la faiblesse à la violence ? La non-violence est-elle l'antidote de la violence ? L'amour, pur et simple, peut-il guérir les maladies de l'humanité ? Le premier effet salvateur de la croix est-il de révéler les mécanismes de la violence plutôt que d'être un sacrifice qui détourne la colère de Dieu ? Si cela avait été le cas, la croix du Christ aurait été efficace pour changer le monde, son exemple ayant le pouvoir de stimuler des actes similaires de non-vengeance. L'exemple de l'amour du Christ est, sans aucun doute, des plus contraignants, mais le pouvoir de la croix ne

9. Lévitique 19.18, 34 ; Deutéronome 6.5 ; Matthieu 22.37-38.